

QUAND DIRE C'EST FEINDRE: THÉORIE LINGUISTIQUE ET FICTION LITTÉRAIRE

“Não imaginamos a extensão do *faz de conta*. É a forma de
de alargarmos os limites do possível.”

(Vergílio Ferreira, *Conta-Corrente V*)

“C'est en effet aux oeuvres de fiction que nous devons pour
une grande part l'élargissement de notre univers d'existence.”

(Paul Ricoeur, *Temps et Récit I*)

De toutes les frontières contre-nature déterminés par la spécialisation, celle qui, à l'intérieur des sciences du langage, sépare les études linguistiques des études littéraires¹ est sans doute l'une des plus artificielles et inacceptables. Je me situe, en tant que linguiste, aux antipodes de ceux qui s'efforcent de construire une image ésotérique et techniciste de la

¹ Ce texte a constitué une communication au *XIX Congrès de la Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes* (Brasília, 22-30 août 1993) qui a été présentée dans une section consacrée à l'étude interdisciplinaire de la langue et de la littérature; j'ai fait, dans cette communication, une synthèse de quelques aspects concernant une approche interdisciplinaire de la *fiction* que j'avais déjà traités, de façon plus développée, dans deux de mes publications antérieures: *Deixis, dependência contextual e transposição fictiva: contributos para uma teoria enunciativa da ficção*, in «Actas do VI Encontro da Associação Portuguesa de Linguística», Porto, 1990, e *Deixis, Tempo e Narração*, Porto, Fundação Eng. António de Almeida, 1992.

linguistique, image qui a contribué à isoler cette discipline, la séparant des autres sciences humaines, y compris la littérature avec qui ses liaisons sont profondes. Je souscris Claude Hagège quand il affirme: "les travaux de linguistique ne peuvent pas continuer à mener imperturbablement la vie retirée qui est celle des écrits confidentiels, alors que le langage est au centre même de l'espèce humaine."²

Si le langage est la plus humaine de toutes les activités de l'homme qui a pu inscrire dans la structure même des langues naturelles les traces de son activité comme être pensant et agissant, alors la linguistique doit être profondément liée à toutes les autres sciences humaines et contribuer à construire, en dialogue avec elles, un savoir sans frontières sur l'Homme. À toutes les autres sciences humaines et, avant tout, à la littérature.

L'interdisciplinarité linguistique/littérature a été négativement marquée par l'image d'un type d'approche linguistique du texte littéraire qui utilisait un lourd "appareil" terminologique pour essayer de trouver au niveau de la langue les marques formelles de la spécificité littéraire. Ce type d'approche — qui a été violemment "exorcisé" par Carlos Drummond de Andrade dans un poème bien connu — réduit l'interdisciplinarité linguistique/littérature à des aspects superficiels qui s'éloignent du rapport essentiel qui les lie et qui concerne le niveau le plus profond du fonctionnement de la langue. La caractérisation du langage comme phénomène total doit analyser, sans les séparer, l'usage courant et l'usage littéraire. C'est ce qui a fait exemplairement Jakobson en définissant la désormais célèbre "fonction poétique". Mais on détourne très souvent la contribution de Jakobson de son sens essentiel et on oublie que Jakobson ne prétendait pas caractériser la littérature à partir de la langue mais plutôt *la langue à partir de la littérature*. En effet, Jakobson a montré qu'on utilise, dans le langage courant, des procédés traditionnellement considérés comme exclusifs de la littérature³. Son ultime dessein n'était donc pas essayer de trouver les marques formelles de la spécificité littéraire mais caractériser ensemble langue et littérature, envisager la littérature dans sa condition première d'usage exploratoire des possibilités de la langue. On peut partir de la linguistique pour mieux comprendre la littérature, sans doute, mais il faut aussi partir de la littérature pour mieux comprendre le fonctionnement de la langue.

² Cf. HAGÈGE — *L'Homme de Paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, p. 10.

³ Cf. JAKOBSON, R. — *Essais de Linguistique Générale*, l'article «Linguistique et Poétique», Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, pp. 209-248.

Je crois qu'il faut adopter cette même perspective d'étude en ce qui concerne un autre trait important du littéraire: la *fictionnalité*.

La fiction, un problème interdisciplinaire

L'étude de la *fiction* se situe clairement à la frontière entre linguistique et littérature. Considérée pendant longtemps comme un problème concernant exclusivement la littérature, la *fiction* est devenue, plus récemment, une question centrale de la philosophie du langage⁴ et un problème à analyser du point de vue de l'étude du fonctionnement de la langue. Cette étude de la *fiction* comme phénomène langagier général a été fait, jusqu'à présent, surtout dans une perspective pragmatique, à l'intérieur de ce qui est censé appeler une approche pragmatique de la littérature⁵.

L'application de la théorie pragmatique classique à l'étude de la fiction littéraire, malgré le grand nombre d'intéressants travaux qu'elle a produit, se révèle, à mon avis, théoriquement peu productive, en raison de l'insuffisance et inadéquation de la théorie des actes de langage pour rendre compte de la spécificité de la communication littéraire, notamment en ce qui concerne la fictionnalité. Austin pensait à la littérature quand il a défini la notion de *parasitisme*⁶ et considéré *parasitaires* (ou *non-sérieux*) les actes de langage produits comme (ou dans les) discours littéraires; une position qui constitue la version pragmatique de la classique conception déviationniste de la littérature et qui, comme celle-ci, est loin de suffire comme explication de la spécificité du phénomène littéraire.

Comme théorie de l'action verbale, la théorie pragmatique classique est clairement insuffisante, puisqu'elle ne rend pas compte d'aspects fondamentaux de l'activité langagière tels que l'aspect ludique et l'aspect cognitif. De là la perplexité avouée par Searle devant la possibilité même de la fiction: "It is after all an odd, peculiar and amazing fact about human language that it allows the possibility of fiction at all."⁷

⁴ Cf. PAVEL, Th. — *Univers de la Fiction*, Paris, Seuil, 1988.

⁵ Cf., par exemple, SEARLE, J. — *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, "The logical status of the fictional discourse", Cambridge, Cambridge University Press, 1979 et ADAMS, J.-K. — *Pragmatics and Fiction*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1985.

⁶ Cf. AUSTIN, J. L. — *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1961 et *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

⁷ SEARLE, J. — *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 66.

En effet, la simple formulation de l'un des axiomes définis par Searle, l'axiome d'existence, à savoir — "Whatever is referred to must exist. Let us call this the axiom of existence."⁸ — rend évident que l'auteur de *Speech Acts* n'a pas pris en considération une grande partie de l'activité linguistique où, contrairement à ce que son axiome affirme, ce n'est pas l'existence qui rend possible la référence, mais la référence qui rend possible l'existence. La référence linguistique est une référence productive, c'est à dire, l'acte de référence est constructif de l'existence de ce qui est référé. La fictionalité n'est donc pas exclusive du texte littéraire, car toute utilisation du langage — et ce fait a laissé son empreinte dans la structure formelle des langues naturelles — implique la possibilité de création de mondes alternatifs au monde actuel.

La fiction est une activité — ludique et cognitive — réalisée e intersubjectivement mais avec des motivations qui ne se bornent pas aux besoins communicatifs immédiats ce qui oblige, du moins, à élargir la notion de communication lui donnant une portée qui passe au-delà de la simple transmission ou échange d'informations. Tout échange verbal implique un change: change intersubjectif, change cognitif. Nous parlons pour modifier des situations, pour modifier notre rapport à l'Autre, mais surtout pour modifier notre rapport au Monde. La capacité de recevoir et de produire des énoncés fictionnels qui fait partie intégrante, depuis l'enfance, de la compétence de tout sujet parlant, n'est pas identifiable avec la seule activité ludique d'écouter et raconter des "histoires". La compétence fictionnelle correspond, plus largement, à la capacité d'accéder, à travers le langage, à des mondes possibles alternatifs.

Fiction et narration

Une analyse, même liminaire, de la compétence fictionnelle met en évidence les affinités entre la fiction et la narration. Partir d'une représentation du monde réel pour construire, au moyen du langage, des mondes possibles alternatifs liés à ce monde réel par une relation mimétique c'est utiliser une fonction du langage qu'on peut désigner fonction *narrative* ou *évocative*. Moyennant la mémoire et l'imagination, on rend présent — on appelle au présent à travers la voix (VOCARE, EVOCARE) — ce qui n'est

⁸ SEARLE, J. — *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, p. 77.

pas présent: le passé, le futur, le possible, l'irréel. Cette activité narrative joue un rôle décisif dans la façon de concevoir notre rapport au monde. Le caractère fondamental de l'acte de raconter dans l'activité verbale est d'ailleurs prouvé par l'étymologie: il y a un sincrétisme entre 'raconter' et 'parler' dans le sens des antécédents latins — FABULARE et PARABOLARE — des verbes qui signifient "parler" dans les diverses langues romanes.

L'activité narrative a aussi laissé des traces profonds dans la structure formelle des langues: il suffit de penser aux *déictiques* et à certains aspects de son fonctionnement. La simple explication de la coexistence et fonctionnement de couples déictiques du type *icilà, maintenant/alors, demain /le lendemain*, etc., implique une vaste problématique qui touche de près la fictionalité.

La *deixis* — concept métalinguistique ancien qui plus tard, avec Karl Bühler⁹, est devenu une notion centrale de la théorie du langage — est constituée justement par l'ensemble d'opérations énonciatives qui permettent d'établir, à partir de l'acte d'énonciation, les coordonnées spatio-temporelles indispensables à la construction d'un monde. La *deixis* constitue, donc, la "source de la référence"¹⁰: les déictiques presupposent l'obligatoire référence à un système de coordonnées énonciatives génératrices d'un "monde". La réalité du monde que nous appelons "réel" repose sur un critère déictique: monde réel ou monde zéro est le monde défini à partir des coordonnées d'un acte d'énonciation réel, à partir d'une instance énonciative réelle. Ce critère déictique permet de caractériser, parallèlement, *monde alternatif* (ou *monde fictif*) comme un monde défini à partir de coordonnées spatio-temporelles alternatives à l'*ici-maintenant*. La fiction presuppose, donc, un acte de référence fictif, une instance énonciative fictive.

Une approche énonciative de la *fiction* se révèle féconde pour la compréhension du fonctionnement de la *deixis*. Jusqu'à présent, les déictiques ont été considérés presque exclusivement comme opérateurs de la dépendance du langage par rapport au contexte. Mais si le langage est dépendant du contexte, on peut dire aussi que le contexte est dépendant du langage dans la mesure où il est "créé par le langage": en effet, c'est

⁹ BÜHLER, K. — *Sprachtheorie*, Jena, Gustav Fisher, 1934; trad. espagnole *Teoría del Lenguaje*, 3.^a ed., Madrid, Alianza Editorial, 1979.

¹⁰ Expression utilisée par J. Lyons comme titre d'un article: LYONS, J. — *Deixis as the source of reference*, in KEENAN, E. L. (org.) — *Formal semantics of natural language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, pp. 61-83.

l'existence d'univers d'interaction langagière qui rend possible l'existence d'univers de référence.

Dépendance contextuelle et transposition fictive sont les deux pôles de la tension qui unit le discours et le contexte. Les déictiques, par leur nature même de marques par excellence de l'insuffisance sémantico-pragmatique du système linguistique, fonctionnent tout aussi bien comme opérateurs d'une autosuffisance fictive du discours par rapport à la situation d'énonciation: on peut les considérer, donc, comme des éléments fondamentaux des infrastructures linguistiques de la *fiction*.

Mondes possibles, fusion de mondes, fusion de voix

L'usage littéraire exploite largement cette prédisposition du système linguistique pour la construction de mondes possibles alternatifs.

L'analyse de la fiction littéraire offre des arguments importants pour prouver le caractère fondamental d'une approche énonciative de la fiction, d'une analyse de la fiction à partir de la référenciation déictique. Il suffit de penser aux thèses précurseuses de K. Hamburger¹¹ sur la fiction littéraire qui s'appuient sur le fonctionnement des catégories déictiques, notamment la *personne* et le *temps*. K. Hamburger construit son originale théorie de la fiction littéraire à l'intérieur d'une théorie de l'énonciation et part explicitement de la deixis pour analyser les marques linguistiques irréductibles de la fiction littéraire, à savoir: le "prétérit épique" et le "discours indirect libre"¹².

En élargissant la perspicace analyse de K. Hamburger, il est possible de mieux cerner la spécificité de la fiction littéraire: la projection de mondes possibles (la ramification deictique) acquiert une valeur littéraire dans la mesure où elle se réalise comme *synthèse* ou *fusion* de mondes. Fusion de mondes inhérente à la fusion des voix, à l'ambigüe prolifération des

¹¹ L'originalité et le caractère radical des propositions théoriques de K. Hamburger a suscité, il ya plus de trente ans, à l'époque de la première publication de *Die Logik der Dichtung* (Stuttgart, Ernst Klett, 1957), des réactions polémiques. Plus récemment, en préfaciant la traduction française du livre de K. Hamburger, Gérard Genette souligne l'importance de cet oeuvre qu'il considère "[...] l'un des plus célèbres monuments de la poésie moderne" (Préface à HAMBURGER, K. — *Logique des Genres Littéraires*, Paris, Seuil, 1986, p. 7). L'influence de K. Hamburger est d'ailleurs visible, à mon avis, dans un livre récent de G. Genette, *Fiction et Diction*, Paris, Seuil, 1991.

¹² Cf. HAMBURGER, K. — *Ob. cit.*, *passim*.

coordonnées énonciatives, exploration créative des possibilités offertes par le système énonciatif des langues. L'invention de la technique narrative habituellement désignée comme style indirect libre est l'exemple le plus connu et étudié de cette exploration créative des virtualités du système énonciatif de la langue et résulte justement d'une expérimentation sur le mode d'établir l'origine des coordonnées énonciatives. Exclusif de la littérature, ce procédé, entre autres, prouve que le "noyau dur" de la création fictionnelle se situe au niveau de la construction énonciative de la référence. Moins spectaculaire, à première vue, que l'invention d'êtres ou objets phantastiques, d'intrigues complexes, etc, "l'invention" au niveau de la projection et fusion de l'origine des coordonnées énonciatives est la plus riche cognitivement et la plus valorisée comme création esthétique.

Pour conclure

J'ai voulu souligner qu'une *théorie de la fiction* est une théorie linguistique aussi bien que littéraire. La réflexion de base linguistique est fondamentale quand il s'agit de comprendre - et, surtout, d'expliquer et de décrire - l'utilisation de la langue pour la création de mondes alternatifs. Modèles alternatifs de mondes possibles que nous construisons à partir de notre monde réel pour mieux le comprendre et, en quelque sorte, pour mieux le faire exister. L'activité fictionnelle comporte, comme inséparable de son rôle ludique, une fonction heuristique de portée cognitive remarquable. D'après Paul Ricoeur, "c'est aux oeuvres de fiction que nous devons, pour une grande part, l'élargissement de notre univers d'existence."¹³

Le titre de cette communication — "Quand dire c'est feindre" — est allusif, évidemment, au titre ("Quand dire c'est faire") choisi par O. Ducrot pour traduire en français le titre fameux de Austin, "How to do things with words". En paraphrasant ce titre, mon intention était de souligner un fait essentiel, à savoir: de toutes les "choses" que nous faisons avec les mots, la plus importante est sans doute la possibilité ludico-cognitive de faire et refaire le monde, de le modéliser à partir d'un acte de référence.

Le désir cognitif est une motivation toujours présente dans l'activité linguistique: la "force illocutoinaire" a donc comme composante essentielle une forte motivation cognitive qui pourrait être désigné comme "force

¹³ RICOEUR — Temps et Récit, I, Paris, Seuil, 1983, p. 121.

heuristique". Me reportant toujours à la célèbre question austinienne, emblématique d'une théorie pragmatique du langage — "How to do things with words" —, je soutiens que notre activité linguistique répond surtout à une autre question, bien plus décisive: celle de savoir "How to create worlds with words"¹⁴.

Fernanda Irene Fonseca

¹⁴ Je cite livrement, en l'élargissant à toute l'activité verbale, une affirmation de L. Hutcheon à propos de la littérature: «In literature words create worlds» (HUTCHEON, L. — *Narcissistic Narrative: the metafictional paradox*, New York/London, Methuen, 1984, p. 102).